

INTRODUCTION

Les langues habitent les espaces, les langues désignent les espaces, les langues construisent des espaces imaginaires, les langues voyagent à travers les espaces, les langues traduisent les espaces, les langues cohabitent parfois dans le même espace géographique et créent des tensions entre des groupes ethniques obligés de partager les mêmes territoires. Les langues, qu'elles soient officielles, co-officielles, régionales, minoritaires ou en voie de disparition, caractérisent toujours les espaces géographiques sur lesquels elles évoluent. Très souvent, une langue en domine une autre, parfois une langue en altère une autre. Le contact entre deux ou plusieurs langues sur un même territoire n'est jamais sans conséquence pour une communauté linguistique. Le poète québécois Gaston Miron faisait ce constat amer à propos de la situation linguistique à Montréal : « C'est une langue [le français] qui est empêchée de s'épanouir, c'est une langue qui est continuellement dominée par une autre, donc qui est passive. [...] C'est toujours ta langue qui est massacrée. [...] J'ai assumé cette catastrophe de ma langue [...] Cette langue qui se déstructure, qui se déglingue, devient une non-langue¹ ». L'écrivain-médecin Jacques Ferron formulait lui aussi ses doutes quant au bilinguisme au Québec : « je ne croyais pas au bilinguisme de deux langues de même âge, de même civilisation, de même bibliothèque : le français et l'anglais. L'une mange l'autre² ».

Ce sentiment d'inconfort décrit par Miron et Ferron est partagé par un grand nombre d'écrivains qui évoluent dans des espaces géographiques où deux ou plusieurs langues entrent en contact entre elles. Que l'on pense, par exemple, à la situation linguistique de l'Algérie (décrite

¹ Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 1997, p. 57-58.

² Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 407.

par Yermèche dans sa contribution à ce volume), de la Belgique, de la Corse (décrite par Acquaviva-Bosseur et Favart) ou encore de la Suisse. Le plurilinguisme qui caractérise les espaces francophones est souvent perçu comme un problème et rarement senti comme une richesse.

Ce volume aborde cette problématique. Il est organisé en trois sections. Les contributions regroupées dans le premier volet, « Dire le territoire, traduire le territoire », proposent une réflexion sur la difficulté de traduire, d'exprimer des réalités linguistiques plurielles dans d'autres langues. Les contributions regroupées dans le deuxième volet, « Identités, langues et territoires », portent sur les faits de langue qui caractérisent des communautés animées par un fort sentiment identitaire. Les contributions regroupées dans le troisième et dernier volet, « Mots, usages et territoires », montrent que dans des espaces où la norme linguistique est déterritorialisée, les langues sont très vivantes et ne cessent jamais de créer de nouveaux mots, de nouvelles expressions.

I. Dire le territoire, traduire le territoire

Dans cette section, nous présentons quatre contributions, trois en français et une en italien. Fabio Regattin ouvre ce premier volet du recueil et analyse la pratique de la traduction littéraire à la lumière des principes de l'évolution darwinienne. Il souligne tout au long de son article que les définitions existantes de la traduction ne sont pas « darwiniennes », dans le sens qu'elles ne tiennent pas compte de l'évolution culturelle et qu'elles ne considèrent pas les principes de la « sélection naturelle ». Pour qu'une définition de la traduction soit « évolutionnaire », il faudrait tout d'abord qu'elle considère la traduction selon les principes de « multiplication, variation, hérédité, sélection » et seulement ensuite selon l'idée de la « langue comme territoire ».

Maha Moustafa El Bacha étudie, à l'aide d'un logiciel de traitement automatique des données, un corpus formé de six sessions consécutives de résolutions adoptées par l'Assemblée générale de l'ONU, de 2001 à 2005, en arabe et en français. Le but de sa contribution est de catégoriser les problèmes de l'équivalence traductionnelle des syntagmes terminologiques nominaux (STN) d'un point de vue sémantique, morphosyntaxique et syntagmatique.

Gerardo Acerenza se penche sur le doublage en langue italienne du film québécois *La grande séduction* de Jean-François Pouliot. À l'aide de la notion de « transculturation » théorisée par Fernando Ortiz, selon

lequel la traduction d'une langue à l'autre d'une œuvre « implique aussi forcément la perte ou le déracinement d'une culture précédente », l'auteur décrit d'abord les stratégies mises en œuvre par les traducteurs responsables du doublage pour rendre en italien les « sacres » et les unités chargées d'informations culturelles. Il montre ensuite comment la version italienne du film québécois « sacrifie » plusieurs aspects importants de la situation linguistique du Québec.

Elsa Rita dos Santos lit à la loupe la traduction italienne de la nouvelle « Saudades para a Dona Genziana » (1956) de l'écrivain portugais José Rodrigues Miguéis. Après son émigration en 1926 aux États-Unis et à l'image d'autres écrivains exilés, il a tenté de comprendre les événements qui ont conduit le Portugal vers un régime fasciste, en racontant certains événements de Lisbonne avec une langue marquée par des traits linguistiques typiquement portugais. À travers quelques exemples tirés de la traduction italienne « Nostalgie di Donna Genziana » (1963), il est possible de comprendre comment, dans cette nouvelle écrite en exil, le lien étroit entre la langue et la narration d'un territoire est parfois très difficile à traduire.

II. Identités, langues et territoires

Cette deuxième section du volume regroupe cinq articles en français. Jacqueline Acquaviva-Bosseur s'intéresse aux « représentations spatio-temporelles » de la langue des Corses, une langue surtout orale, « peu usitée sur l'ensemble du territoire » de l'île, mais porteuse cependant, comme tous les vernaculaires, de la « Mémoire » d'un peuple entier. En évoquant les études de Max Caisson, selon qui les Corses expriment à travers leur langue une « culture du flou », l'auteure illustre cette « culture de la fluctuation » à travers trois exemples : l'évocation de la date qui annonçait la période de « l'abattage des porcs », la nature de quelques proverbes météorologiques et, enfin, la description du toponyme de montagne « Alzu ».

L'article de Françoise Favart porte sur un autre aspect important de la Corse. L'auteure étudie un corpus d'articles extraits des quotidiens *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération* et *Corse-Matin* qui relatent la brève visite d'Emmanuel Macron en Corse en février 2018. Le but de la contribution est de montrer comment l'identité corse est présentée tant dans la presse nationale que régionale. Il va sans dire que la presse régionale véhicule une image peu édifiante du président français.

Ouerdia Yermèche, quant à elle, présente tout d'abord la situation plurilingue de l'Algérie qui est caractérisée par la présence du tamazight et de ses variantes régionales, comme le kabyle, le chaoui, le mzabi, le targui et le chleuh, et également par la présence de l'arabe littéraire et de l'arabe algérien, du français, de l'espagnol et de l'anglais. Ensuite, elle analyse « la problématique de l'officialisation de la langue tamazight en Algérie » et cherche à comprendre, en étudiant le lexique utilisé dans le processus d'officialisation, si la langue tamazight et la langue arabe « jouissent du même statut » en Algérie.

Avec sa contribution, Ahmed Boualili problématise le lien de l'identité au territoire en analysant les romans de trois auteurs de la littérature de « banlieue » : Mehdi Charef, Faïza Guène et Mohand Mounsi. Tout au long de sa réflexion, l'auteur cherche d'abord à comprendre de quelle manière les textes étudiés problématisent le rapport entre l'identité des personnages et le territoire. Ensuite il tente de déterminer si la tension qui existe entre identité et territoire est capable de créer de nouvelles formes d'écriture. Enfin il s'interroge sur le thème de « l'impossible retour au pays natal » qui hante les personnages de la littérature « beur » qui questionnent autrement le rapport entre identité et territoire.

Brigitte Rigaux-Pirastru se penche sur l'exode des germanophones qui vivaient depuis très longtemps en Poméranie, en Silésie, en Prusse orientale, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Roumanie et qui furent forcés de quitter leurs territoires à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'un événement peu cité dans les livres d'histoire et l'auteure le revisite en étudiant la « représentation » (ou l'absence) des langues parlées par ces ethnies dans le cinéma germanophone de 1948 à nos jours. Elle constate que la présence ou l'absence de ces langues dans les films « reflètent globalement l'accueil qui leur a été réservé, les préjugés à leur égard ainsi que l'impératif d'une intégration, voire d'une assimilation rapides ».

III. Mots, usages et territoires

La troisième et dernière section du recueil regroupe six contributions, trois en français, une en anglais et les deux dernières en italien. Dans le premier texte, Mzagho Dokhtourichvili focalise son attention sur les mots « voyageurs » ou « francophonismes », d'après Loïc Depecker, c'est-à-dire « des mots ou expressions francophones désignant une réalité commune à

une ou plusieurs communautés francophones et auxquels on ne fait généralement pas référence de cette façon dans l'Hexagone ». Parfois, il s'agit d'archaïsmes que les Français n'utilisent plus, mais qui sont encore en usage dans les espaces francophones hors de France. L'auteure s'interroge également quant à la présence de ces mots dans les textes littéraires, notamment dans ceux des écrivains suisses Corinna Bille et Jacques Chessex.

Valérie Gauthier, Amélie Hien et Simon Laflamme comparent entre un grand nombre de locutions contenant le mot « tête » (par exemple : « coûter les yeux de la tête ») en usage dans quatre espaces francophones : l'Ontario, le Québec, les provinces de l'Atlantique du Canada et la France. Le but de leur étude est d'évaluer les connaissances actives et passives de ces expressions figées par les locuteurs interviewés et de voir si les locuteurs vivant en France et au Québec (situation linguistique majoritaire) les connaissent et les utilisent plus que les locuteurs vivant en Ontario et dans les provinces de l'Atlantique (situation linguistique minoritaire).

Élodie Vargas, quant à elle, aborde une question d'actualité et analyse plusieurs publicités parues dans les magazines, en français, en allemand et en italien, à travers le prisme du *greenwashing*, c'est-à-dire à travers « une communication [...] qui présente des arguments écologiques non réels ou minimes, sachant que l'entreprise dépense souvent plus d'argent en publicité et en communication à cet effet qu'en actions effectives envers le climat et l'environnement ». Elle se penche en particulier sur les lexèmes « nature » et « naturel » qui apparaissent dans les publicités et en conclut que tant le substantif que l'adjectif sont presque toujours utilisés pour cacher des aspects négatifs des produits ou « des pratiques problématiques ».

Nino Abakelia propose une lecture nouvelle du culte de Saint-Georges, qui est, en Géorgie, avec la mère de Dieu, le saint le plus vénéré, à travers l'analyse de plusieurs épithètes territoriales du Saint attestées dans la vie religieuse de la Géorgie du Sud et dans les rituels des montagnards de l'est de la Géorgie. Si le Saint est d'habitude désigné comme « le grand martyr », « le guerrier-saint », « le tueur du dragon » ou comme « Saint-Georges vivant ou *Khidr* (c'est-à-dire vivant ou vert) », l'analyse de cette dernière épithète montre que, dans certaines régions de la Géorgie, il existe une nouvelle image qui a été créée.

De son côté, Claudia Di Fonzo montre comment la recherche d'une langue vernaculaire (« *volgare illustre* ») chez Dante est étroitement liée au rêve politique d'une unité territoriale. Si le latin est la langue avec laquelle les peuples qui sont sous le même empire (commandement) communiquent entre eux, le « *volgare illustre* » est pour Dante la langue de communication de l'Italie. Un tel programme, énoncé déjà dans *De vulgari eloquentia*, est entièrement réalisé dans la *Commedia*, un ouvrage dans lequel Dante décrit admirablement l'espace géographique et urbain de la péninsule italienne.

Paolo Nitti clôt le volume avec l'analyse de plusieurs données, à caractère pédagogique et linguistique, relatives à une recherche sur les pratiques d'enseignement dans des contextes multilingues menée en Italie en 2019. La présence d'élèves issus de milieux multilingues nécessite que le système éducatif soit préparé. Toutefois, l'auteur souligne qu'aujourd'hui, en Italie, même si les outils critiques sont nombreux et la formation du personnel enseignant est de haut niveau, il y a un manque substantiel d'attention à l'enseignement des langues dans des contextes multilingues, surtout de la part des institutions compétentes et du législateur.

Chaque contribution à ce volume montre que le rapport que la/les langue(s) entretien(en)t avec le(s) territoire(s) est souvent problématique et qu'il crée toujours des tensions au sein des communautés linguistiques. Nous souhaitons que la spécificité de chaque approche méthodologique choisie ouvre de nombreuses pistes qui pourront être facilement exploitées aussi bien par le lecteur occasionnel que par le spécialiste qui s'intéresse aux interactions entre les langues, les littératures et les territoires.